

Le Tigre déconfiné

Le magazine du Comité de l'Histoire du Lycée Clemenceau de Nantes

Numéro 72 – Le 11 décembre 2025

Jacques Ricot
(1945-2025)

L'Entretien inachevé

par Jacques lui-même

Notre ami Jacques Ricot se sachant très malade et en fait condamné accepta volontiers qu'un numéro du *Tigre déconfiné* lui soit dédié et qu'il soit préparé de son vivant.

L'idée d'un entretien prit forme; il fut réalisé le 9 octobre 2025 entre Jacques Ricot et Jean-Louis Liters tandis qu'Evelyne Kirn, experte en la matière, prenait des notes. L'entretien fut enregistré sur le téléphone de Jacques, transcrit grâce à un logiciel adapté, relu et amendé. Jacques a pu apporter des corrections et Hélène sa fille termina le travail de relecture.

Jacques a quitté ce monde le 30 novembre dernier. Qu'il revive ici par cet échange.

Responsable de la publication : **J.-L. Liters**
jeanlouis.liters@gmail.com



**Jacques Ricot le 26 septembre 1992
dans la Cour d'Honneur du Lycée Clemenceau
lors du Centenaire des nouveaux bâtiments.**

**Jacques, tout comme cinq autres de ses collègues membres du
Comité de l'Histoire du Lycée préposés à l'accueil du public des
invités, avait revêtu une toge de fantaisie**

Jacques Ricot (1945-2025)

L'Entretien inachevé

Hôpital du Confluent. Centre de réadaptation. Chambre 1207

Le jeudi 9 octobre 2025, vers 14 h.

Jacques Ricot. Je suis avec Jean-Louis Liters et avec Evelyne Kirn.

Jean-Louis Liters. Bonjour Jacques. Merci de nous recevoir et d'avoir accepté cet entretien. Pour commencer peux-tu nous dire ta date et ton lieu de naissance ?

La question fait rire Jacques Ricot qui pour autant répond.

JR. Je vais avoir 80 ans dans 15 jours ! Je suis né le 23 octobre 1945 au cœur du bocage vendéen, pas tout à fait au cœur du bocage d'ailleurs, plutôt dans l'enclave calcaire de Chantonay, dans une bourgade qui s'appelle Puybelliard très exactement.

Je ne vais pas vous raconter toute ma vie, mais il y a une raison pour laquelle je suis né là-bas, c'est que mon père, qui lui était franc-comtois, avait son propre père qui était cheminot et qui était en poste dans les Ardennes au moment de la guerre. Et donc en 1940, sa maison a été bombardée comme celles de Charleville-Mézières autour de chez lui et donc il a subi l'exode. La vie de mon père, sa vie vendéenne, commence à 19 ans, puisqu'on a envoyé la totalité des sinistrés de la guerre, de ces bombardements, sur les Deux-Sèvres et surtout sur la Vendée.

Et à la suite, il y a eu énormément de mariages qui se sont produits entre des Ardennais ou Ardennaises et des Vendéens ou Vendéennes : des centaines et des centaines. Il y a encore quelques années, il y avait une association des Ardennais et des Vendéens (*elle existe toujours : l'amicale des Ardennais de Vendée*).

Donc voilà, ils ont vécu là-bas au début, et ils se sont mariés, et c'est moi qui suis né le premier, alors qu'ils étaient encore dans ce bourg qui les avait accueillis. Il y a là une histoire familiale forte parce que, quand mon père racontait l'exode, ce n'était pas rien. Quand il y avait des bombes, il se précipitait dans les fossés : il racontait qu'un jour, il se relève de son fossé et il voit une jambe qui tenait tout droit, d'un seul bout; un de ses compagnons de route avait été déchiqueté.

Enfin bon, c'était l'histoire. C'était l'exode. Donc Puybelliard c'est mon origine.

Et donc très vite, ils se sont installés comme pâtisseries aux Herbiers, en Vendée, là où j'ai vécu toute mon enfance.

JLL. Là, tu nous parles de ton père.

JR. Oui, maintenant je vais parler de moi.

Mes parents vont émigrer aux Herbiers, très vite, en 1947, et donc je vais vivre mon enfance aux Herbiers. Je serai scolarisé là-bas, en Vendée; je suis allé en pension de 11 ans à 18 ans, j'ai connu l'internat, en dortoir de 70 personnes, pas de chambre. J'ai commencé par aller à Saint-Gabriel puis à Saint-Laurent-sur-Sèvres.

JLL. Si je comprends bien, ce fut après la communale.

JR. Oui, c'est ça. La communale, chez nous, c'était l'école privée. Sache qu'aux Herbiers, il n'y avait pas beaucoup de laïcs.

JLL. Dis-moi toutes les écoles que tu as suivies.

JR. Les écoles, oui bien sûr ! D'abord, la maternelle (on disait l'asile) puis toute l'école primaire aux Herbiers tenue par les frères de Saint-Gabriel, une congrégation très florissante, à l'époque, dans l'Ouest.

Ensuite à nouveau les frères de Saint-Gabriel, mais à Saint-Laurent-sur-Sèvres. Sixième, cinquième, Saint-Laurent-sur-Sèvres. Oui, alors là, je change de milieu social complètement, puisque nous n'étions que trois dans la classe à être d'un milieu, j'allais dire, de classe moyenne. Tous les autres, c'étaient des enfants d'avocats, de médecins, de députés et même le fils du président du Gabon, enfin c'était une autre ambiance. Et ensuite, j'ai passé un an à Chavagnes-en-Paillers, au petit séminaire, en quatrième. C'est l'endroit qui a fait parler de lui, récemment, parce que c'est là qu'il y a eu le plus, apparemment, de problèmes d'attouchements sexuels. Moi, je n'ai jamais rien vu, jamais rien su et jamais rien entendu...

JLL. Tu étais interne, là ?

JR. J'étais interne de la sixième à la terminale.

JLL. Tu as toujours été interne !

JR. De 11 ans jusqu'à 18 ans, j'ai vécu dans un dortoir avec 70 camarades. C'était mieux que chez moi, parce que chez moi, on était quatre garçons, les aînés de sept enfants, dans un 9 mètres carrés. On était 2 par lit. Et donc, quand je venais en pension, j'avais plus de place que chez moi. J'avais un lit et un meuble pour moi tout seul, ce qui n'était pas le cas à la maison.

J'ai très bien vécu l'internat.

JLL. On va revenir plus tard sur tes frères. La Quatrième, donc, à Chavagnes-en-Paillers. Et puis ?

JR. De la Troisième jusqu'à la Terminale, aux Herbiers. Il y avait là ce qui est devenu le lycée Jean XXIII, inauguré par Jean XXIII en personne, mais qui n'était pas en fait encore Jean XXIII. C'était le cardinal Roncalli. Il était nonce-apostolique. C'est un grand souvenir familial car c'est mon père pâtissier qui a confectionné la brioche qu'il a mangée au dessert.

JLL. Alors, de la Troisième à la Terminale, d'accord ! Ensuite ?

JR. J'ai fait mes études à Nantes avec quelques incursions à la Sorbonne.

JLL. Tu n'as pas fait de prépa ?

JR. Honnêtement, je ne savais pas qu'il existait des prépas. Et puis, si je l'avais su, je ne pense même pas que j'y serais allé, parce que j'étais un grand chahuteur. J'étais redouté des profs, j'étais mis à la porte en permanence, partout.

JLL. Etonnant. J'en reviens à la Terminale, c'était une Terminale scientifique ?

JR. Jusqu'à la Première, j'étais en classe scientifique (série C), mais après, là où j'étais, il n'y avait que du littéraire. De toute façon, c'est ce qui me convenait. À ce moment-là, on appelait ça la classe de Philo.

Et à l'époque, les moins bons allaient en Math Elem. C'était comme ça chez nous. Mais dans l'établissement où j'étais, il n'y avait pas autre chose que l'enseignement de la Philo, qui ne m'a d'ailleurs pas intéressé.

Le professeur de philosophie n'était pas intéressant. Mais je lisais des livres de Pascal et Descartes qui m'intéressaient personnellement déjà à l'époque. Je lisais en douce.

JLL. Donc, tu as fait des maths jusqu'en première C ? Après le bac, tu es allé à Nantes, tu es allé à la Fac ?

JR. Oui, en Fac de lettres; c'était le Collège Universitaire, le Clu, le collège littéraire universitaire, qui dépendait de Rennes.

JLL. Et là il y a des profs qui t'ont marqué ?

JR. Oui. On va dire qu'il y en a un ou deux. C'était le démarrage de la section philosophique.

Il y en a un qui m'a marqué, qui pourtant n'est pas resté du tout dans l'histoire. Mais le hasard veut qu'il soit toujours vivant. C'est Philippe d'Harcourt.

JLL. D apostrophe H ? Un d de noblesse ?

JR. Oui. Nous avons appris tardivement qu'il était aristocrate. Il était comte, tu vas voir. Et donc, je lui dois tout. Parce que d'abord, il était ouvert., contrairement à beaucoup d'autres qui étaient soit un peu traditionnels, soit marqués par un marxisme un peu pétrifié, ou althussérien d'une certaine manière.

Et lui, dès les années 60, je lui en serai gré toute ma vie, il nous a ouverts à Tocqueville, à Hannah Arendt, à Raymond Aron et Claude Lefort même.

Il reste encore aujourd'hui pour moi une boussole ce qui est remarquable pour les années 60. Il n'était pas aligné sur les modes.

Il était pourtant, à titre personnel, ami, mais vraiment ami, avec Althusser. Lui, l'aristocrate, descendant d'une grande famille, il était ami personnel avec le marxiste très en vogue de l'époque, Louis Althusser. C'était un normalien, et je lui dois beaucoup, parce que tout simplement, je n'aurais jamais, je crois, réussi l'agrégation de philosophie sans son soutien. Quand je suis arrivé, il fallait me dégrossir, j'étais assez nul, mais c'est lui qui m'a fait progresser. Il m'a accompagné à Paris, aux oraux. Pour la petite histoire, il a quitté l'enseignement vers l'âge de 45 ans, parce que son père étant décédé, et lui étant le fils aîné de la lignée, il a repris le domaine de Vibraye, une immense forêt de 2500 hectares dans la Sarthe, qui appartient à sa famille depuis 450 ans.

Et donc, de père en fils, pas en fille, on se transmettait ce bien. Donc il est devenu exploitant forestier. Et alors, il a donné d'ailleurs récemment des poutres pour la cathédrale Notre-Dame, pour la reconstruire. J'ai découvert aussi qu'il y avait une chapelle familiale Saint Guillaume dans la nef de Notre-Dame de Paris où un de ses ancêtres est enterré. C'est un mausolée.

On s'est perdus de vue et un jour, c'était il y a 20 ans, on s'est retrouvés à l'occasion d'une de mes conférences, et depuis on a gardé le lien. Il m'a ensuite invité à faire une conférence dans la Sarthe. Il s'occupait avec sa femme d'une petite association. On a été logés dans le château, c'était assez exceptionnel. On a rencontré l'une de ses filles qui était mariée avec le duc de Magenta. Ce n'était pas tout à fait mon milieu, néanmoins je garde un souvenir ébloui de tout ça, et donc on a gardé le lien. En janvier 2025, il a fêté ses 70 ans de mariage, et il nous a invités, Maryvonne et moi, qui avions été ses étudiants.

JLL. Maryvonne aussi ?

JR. Oui, Maryvonne avait été son étudiante aussi, comme moi.

JLL. C'est là à la Fac que vous vous êtes connus ?

JR. Oui, sur les bancs de la faculté de philo. On a été menacés d'être mis à la porte un jour, tous les deux, par M. Leblanc exactement.

JLL. Oui, Leblanc était un personnage. Il t'a marqué, mais pas de la même façon que d'Harcourt...

JR. Tu te souviens peut-être que je n'avais pas souhaité écrire la notice d'Eugène Leblanc, pour le Livre du Bicentenaire, que tu m'avais demandé de faire, et c'est toi qui l'as faite. Maryvonne, encore aujourd'hui, elle lui en veut, parce qu'au lieu de me mettre à la porte, c'est elle qu'il a mise à la porte...

Pour en revenir à M. d'Harcourt, il nous a invités à ses 70 ans de mariage. Au mois d'août, il m'a téléphoné très longuement pendant une demi-heure.

Il a 96 ans, il parle un peu comme moi maintenant, mais encore plus lentement, fatigué, mais il a une fraîcheur intellectuelle qui m'éblouit. Il a été capable de me commenter le livre qu'on lui a offert, un livre sur les anges dans la peinture.

Il a été aussi capable de me commenter avec beaucoup de minutie, exactement comme il faisait quand il était prof, ma prestation au Sénat, parce que j'avais été auditionné. Il m'avait écouté en direct le 9 juillet 2025, et il m'a fait un résumé de ce que j'avais dit, et une critique de ce qu'avait dit mon contradicteur, et c'était assez impressionnant. Donc M. d'Harcourt était un personnage marquant.

Un de ses ancêtres avait été connétable du roi, toute une histoire. Le maire communiste de la commune d'à côté m'a dit, vous savez, il n'y aura jamais de rébellion contre Monsieur d'Harcourt ici car il était apprécié de tous.

Alors, en mai 68, tu imagines l'ambiance avec M. d'Harcourt. Les situationnistes, les anarchistes, qui étaient un peu aux commandes (moi j'étais seulement au PSU et, au PSU, on était considérés presque comme des petits bourgeois par rapport à eux) débattaient sur un tas de sujets. Et un jour, il y eut une assemblée sur la sexualité où les étudiants avaient invité les professeurs à venir.

La responsable de la section, c'était Mlle Russier, une célibataire endurcie. Et donc, évidemment, elle n'y était pas allée. Mais elle avait demandé à M. d'Harcourt d'y aller. Eh bien, il est allé au créneau. Il est allé parler sexualité aux étudiants de 68. Quand j'ai raconté ça en janvier dernier à ses petits-fils, ils n'en revenaient pas. Ils ont dit, on va aller l'interviewer. On va voir comment ça s'est passé.

JLL. Tu as eu M.d'Harcourt comme prof à la Fac mais à quel moment ?

JR. Je l'ai eu dès la deuxième année. Et puis après, il a été mon directeur de mémoire. Et c'est surtout lui, comme je le disais tout à l'heure, qui m'a préparé à l'agrégation. Vraiment, je ne l'aurais jamais eue sinon. Parce qu'encore une fois, avant moi, personne n'avait réussi l'agrégation de philo à Nantes. On était une trop petite Fac. Et puis, donc, historiquement parlant, à la Fac ils étaient contents parce qu'ils pouvaient enfin se vanter d'avoir un résultat positif.

JLL. Le CAPES, l'as-tu passé ?

JR. Je l'ai passé, mais je l'ai raté. Parce que je m'étais concentré sur la préparation de l'agrégation qui avait l'avantage d'avoir des programmes. Pour le CAPES, il n'y en avait pas. Donc, c'est vrai que je m'étais investi sur l'agrégation. Bizarrement, je la trouvais plus à ma portée.

JLL. Et tu as eu l'agreg en quelle année ?

JR. En 1969. En 68, j'ai eu la moyenne à l'écrit. Mais j'ai eu un accident de voiture qui m'a paralysé le bras. Enfin, bon, j'ai eu des problèmes. Mais je ne l'aurais peut-être pas eue de toute façon. Donc, je l'ai eue en 69 pour de vrai. Entre l'écrit et l'oral, ma deuxième fille est née. Ce n'était pas facile.

Et puis entre l'écrit et l'oral, j'ai aussi fait la campagne de Michel Rocard pour les présidentielles. Ce n'était pas évident non plus parce que j'avais fondé la section du PSU étudiant en 66. Mais tu sais, Jean Guiffan, il a écrit un livre et il y a une page où il raconte ce que je dis là.

La section m'avait désigné pour être candidat suppléant de Milpied. Et puis, quand je suis allé déposer ma candidature, ça a été refusé parce que je n'avais pas 23 ans. Et donc, c'est Maryvonne qui a été la candidate à ma place comme candidate suppléante. On n'a pas été ridicules. On a fait une bonne campagne. Enfin, tu vois, dans quelle ambiance je préparais l'agreg. Autrement, j'avais des responsabilités à la jeunesse étudiante chrétienne à l'INGEC.

JLL. On va revenir en arrière. Tu as parlé de ton père et ta mère. Donc, ta mère, elle est d'origine vendéenne.

JR. Oui

JLL. Et ton père, d'origine ardennaise.

JR. Franc-Comtoise, mais au moment de la guerre, il se trouvait que son propre père, mon grand-père, était en poste de cheminot dans les Ardennes.

JLL. C'est ça. Donc, c'est pourquoi il est venu des Ardennes

JR. Mais il s'est toujours considéré franco-ardennais. Oui, d'origine franco-ardennaise.

JLL. Pendant la guerre dans les Ardennes, et au moment de l'exode, il arrive en Vendée. C'est ça. Et il y reste.

JR. Et il y reste. Il avait été en classe jusqu'à la Seconde. Et il avait un diplôme d'instituteur en poche, mais qu'il a refusé d'utiliser afin de rester auprès de ma mère. Et donc, il a choisi le métier que ma mère lui a demandé de faire, c'est-à-dire boulanger-pâtissier. C'est une histoire familiale. Mais ça, c'est un autre volet.

JLL. Et alors, tu parlais de tes... Tu as des frères, des soeurs ?

JR. Je suis l'aîné de sept.

JLL. Aîné de sept enfants. Combien de garçons, combien de filles ?

JR. Cinq garçons, puis deux filles.

JLL. C'est amusant cela. Alors, l'aîné de sept enfants, c'est-à-dire toi compris.

JR. Oui. Ma mère est morte l'an dernier seulement, à l'âge de 101 ans. Evelyne, je crois me souvenir que la tienne est morte à 107 ans.

Evelyne Kirn. En fait 106. Oui.

JLL à JR. Et ton père ? Ton père, il est décédé à quel âge ?

JR. 95. Il était Alzheimer.

JLL. Je devine ta réponse mais peux-tu nous dire si tu te considères ou non comme un héritier au sens de Pierre Bourdieu ?

JR. Alors évidemment, la réponse, c'est pas du tout.

Sauf que mon père avait une certaine culture. Ma mère a été à l'école jusqu'à l'âge de 12 ans. Mais mon père avait une curiosité sur tout. Il avait lu Zola. Il a aussi fait du violon... Il avait même son permis de pilote d'avions. Il avait un diplôme d'instituteur. Il s'intéressait à tout : à l'archéologie et à la géographie notamment, c'était sa passion.

JLL. Comme les instituteurs de l'époque, quoi.

JR. Oui. Il était polyvalent.

JLL. Et alors, toi, tu es l'aîné de la fratrie. Tes frères et sœurs, ont-ils fait des études ?

JR. Pas tellement. J'ai un frère qui est prof d'anglais. Le troisième fils, qui est décédé il y a 4 ans, dirigeait une entreprise de surgelés. Il prenait en fait la suite de celle que mon père avait fini par créer. Le quatrième a fait la même chose. Le cinquième journaliste à *Presse-Océan*. Ils sont retraités maintenant.

La sixième était mère au foyer. Et la septième travaille comme conseillère à la reconversion des militaires. Elle va donner son rein à son fils dans 15 jours. Si elle ne le donne pas, son fils va mourir.

JLL. Donc il n'y a pas de cultivateur dans ta famille

JR. Ah non, mais dans l'arbre généalogique, oui. Ma généalogie, je l'ai faite quand j'étais jeune. C'étaient des forgerons de père en fils du côté maternel. Et autrement, c'étaient des paysans.

Mon grand-père était devenu cheminot, mais il avait des chèvres.

JLL. C'est comme les ruraux de Saint-Nazaire qui étaient ouvriers en même temps que...

JR. Oui, absolument.

JLL. Là, tu plonges dans des racines profondes. Est-ce que tu veux ajouter quelque chose ? Ou tu sembles avoir déjà dit beaucoup.

JR. Je trouve que mes racines sont multiples. Parce que j'ai une racine vendéenne, incontestablement, qui m'a fait prendre de la distance par rapport à un certain républicanisme... C'est important.

Par tradition familiale et aussi par mon enquête personnelle historique, qui d'ailleurs rejoint ce que disent aujourd'hui les vrais historiens, dont je suis l'ami, comme Jean-Clément Martin et quelques autres, on voit quand même que pendant la Révolution, il y a eu des massacres disproportionnés en Vendée. Et donc, je suis toujours un peu sur mes gardes. Évidemment

que je ne suis pas pour De Villiers et compagnie. Mais je comprends très bien la réaction vendéenne par rapport à certaines façons trop parisiennes de voir l'histoire idyllique de la Révolution française.

Je suis né à 12 kilomètres de Mouilleron-en-Pareds d'où est originaire Clemenceau le républicain, mais à 12 kilomètres aussi de chez de Lattre-de-Tassigny qui est né juste à côté.

JLL. Et par rapport à la Révolution française, ton point de vue a évolué, a changé ?

JR. Il s'est approfondi grâce aux études savantes. J'ai assisté à des colloques.

Et encore une fois, celui qui me sert de repérage dans toutes ces affaires, c'est celui qui a succédé un peu plus tardivement à la chaire de la Sorbonne, à Albert Soboul, Jean-Clément Martin, qui est un ami personnel depuis 40 ans. Et donc, je lis ses travaux encore aujourd'hui avec beaucoup d'intérêt.

François Furet aussi m'a conforté dans un certain sens. Et puis, il y a plus récemment, par exemple, Elisabeth de Fontenay, qui a écrit des choses très bien sur la Vendée. Tu vois, du côté républicain, il y a quand même des gens intelligents sur cette affaire.

J'en avais rendu compte car j'étais recenseur dans la revue *Etudes*, et j'avais recensé ce livre en particulier il y a 2-3 ans. Donc, je continue à m'intéresser à ces questions. Nous autres, les cathos de gauche, on était les héritiers à la fois de la Révolution, évidemment de la République, mais, aussi, du côté Péguy.

Alors, on sait bien qu'il y a une filiation royaliste, un peu maurassienne, qui est incarnée par De Villiers, dont je me méfie beaucoup, évidemment, mais ça n'empêche pas qu'il y a quelque chose qui a été un peu trop dogmatique à un moment donné. D'ailleurs, dans le livre que j'ai écrit avec Guy Gouraud, et je n'avais pas 30 ans, sur l'école privée, je commence par dire qu'on est les héritiers de deux traditions discordantes.

Je crois que c'est le mot que j'avais utilisé déjà à l'époque. Donc ça, je l'assume. Lui aussi, parce que c'est un catho de gauche. Il n'est pas vendéen, il était normand. Mais, malgré tout, on était dans la même idéologie.

On a deux héritages qui se sont combattus violemment. C'est pour ça que Follioley m'intéressait.

L'abbé Follioley proviseur du lycée de Nantes et alors dernier ecclésiastique proviseur en France d'un lycée public.

Je me sentais proche de Follioley, c'est-à-dire... du même côté du catholicisme libéral du 19e, dont l'histoire n'a pas toujours été très bien faite. Bon, aujourd'hui, c'est un courant un peu en déliquescence ... Tu as noté les deux héritages ? C'était à l'époque encore très puissant. Si l'Ouest a basculé à gauche, c'est aussi à cause des cathos de gauche.

J'étais pris dans ce mouvement général. J'étais proche du militant Gilbert Declercq, de la CFDT de l'époque; c'est lui qui a fait passer la CFTC à la CFDT. Enfin, ils étaient plusieurs, mais il faisait partie de ceux-là. Et surtout de Bernard Lambert, le militant paysan qui a joué un rôle national.

JLL. Tu veux bien nous redire les deux héritages ?

JR. Les deux héritages ! L'un est celui de la République et du socialisme, enfin, ce qu'on appelait la Nouvelle-Gauche à l'époque, portée par Michel Rocard.

Et l'autre héritage, mais ils se recoupent un peu, c'est l'héritage, on va dire, chrétien, qui assume le passé en se disant que la Révolution française a été, le moins qu'on puisse dire, excessive par rapport à la répression que les Vendéens ont subie. C'est dit très rapidement. Mais c'est important, tout ça.

Tu vois, des gens comme Julliard ont eu conscience de tout ça. Jacques Julliard, je l'ai cité.

J'ai cité Elisabeth de Fontenay quand elle a analysé le beau livre de Victor Hugo, 93.

Victor Hugo avait vu déjà les choses. Il avait su rétablir un petit peu la nuance, là où il n'y en avait pas beaucoup.

JLL. Alors, tu es devenu enseignant.

JR. Oui.

JLL. D'où vient cette vocation d'enseignant ?

JR. Je ne peux pas dire que j'ai eu la vocation au départ. J'ai fait des études parce que ça me plaisait.

JLL. Tu n'avais pas la vocation d'enseignant ?

JR. Pas nécessairement.

JLL. Tu as fait des études comme ça ! Au moment où tu entreprends des études de lettres, quel était ton objectif ?

JR. Je n'en avais pas de particulier.

Je vais même te faire un aveu. Ce n'est pas un aveu d'ailleurs, parce que je l'ai déjà dit dans une interview de *Place Publique*, j'avais pensé à devenir jésuite.

JLL. J'allais justement te poser la question de savoir si tu avais pensé à la prêtrise.

JR. Thierry Guidet va venir ce soir. Thierry Guidet, il dirigeait *Place Publique*.

Et il y a 4-5 ans, il a voulu faire un dossier sur des cathos de Loire-Atlantique. Et j'étais sélectionné. J'étais parmi les 7 ou 8. Je crois que j'ai raconté ça dans l'interview dans *Place Publique*.

Je ne sais pas si j'ai parlé de jésuite, mais quelque chose du même genre. J'avais ça en tête la première année. Et après, j'ai connu Maryvonne.

On s'est mariés rapidement. On a eu un enfant. On a continué nos études.

Et le deuxième enfant est né, comme je le disais tout à l'heure, entre l'écrit et l'oral.

JLL. Veux-tu préciser pour tes enfants.

JR. Nous nous sommes mariés en 66. J'avais 21 ans.

Isabelle est née en 67. J'avais tout juste la maîtrise. En plein démarrage de ce qui allait devenir Mai 68.

Et puis, en mai 69, Hélène est née.

Et Emmanuelle en novembre 70.

A 25 ans, j'avais 3 enfants. Et puis Solène est née en 75.

JLL. Que des filles ?

JR. Que des filles. 4 filles et 0 garçon.

JLL. 4 filles et 0 garçon ! Alors que toi, tu appartiens à une fratrie où il y avait plutôt des garçons.

JR. Oui.

Donc, j'ai continué les études, d'ailleurs. J'ai passé une licence de lettres et une licence de sociologie. En licence de lettres, j'avais Yves Cosson comme professeur.

JLL. Yves Cosson, oui. Tu l'as eu à quel moment, Yves ?

JR. En 71, je crois. Il était adorable. Il faisait vraiment aimer la poésie. Je crois que c'est grâce à lui qu'encore aujourd'hui, je continue à dire que Rimbaud est le poète le plus intéressant.

Mais à l'époque, j'étais boulimique. J'avais beau avoir des enfants et malgré le militantisme, j'accumulais les études. Oui, je rattrapais tout mon retard. Moi qui n'avais rien fichu dans le primaire et dans le secondaire.

JLL. Alors, tu as préparé une maîtrise...

JR. Oui j'ai une maîtrise de philo mais pas une maîtrise de lettres. J'ai une licence de lettres seulement. En même temps que j'ai fait la maîtrise de philo, dans les mêmes années, j'ai fait la licence de sociologie. Ça veut dire que je n'étais pas très déterminé sur un avenir précis.

Et comme tu me demandais tout à l'heure quelle profession j'envisageais, j'hésitais entre faire de la sociologie, justement, et la philosophie, mais je n'avais pas choisi... C'est pour des raisons, j'allais dire alimentaires, que je me suis dit, il faut maintenant que je me stabilise. Et je me suis dit, je vais passer les concours de philo et si je ne les ai pas, je ferai éducateur. Voilà ce que je m'étais dit à l'époque. C'est la première fois que je dis ça, je crois bien. Je m'étais dit que je ferais ça si je n'arrivais pas à obtenir un poste de philosophie. C'était des concours assez faciles.

D'ailleurs l'un de mes camarades de philo, mon meilleur camarade de l'époque, est devenu éducateur spécialisé. Il a été formateur. Il a fait une très belle carrière dans ce milieu. Ça aurait pu être ça, ma vocation, en même temps.

JLL. Donc il y a un peu le hasard, là.

JR. Complètement. Et même, ça va plus loin parce qu'au départ, l'inspection générale, ayant vu mon profil un peu bizarre, au lieu de m'envoyer enseigner la philosophie, ils m'ont confié une terminale seulement. Et pour le reste du service, ils m'ont envoyé à la formation des enseignants.

JLL. Donc, tu étais devenu agrégé. Et le Service militaire ?

JR. Ah, alors, ça, c'est encore une autre histoire, le Service militaire. Donc, manque de chance je suis déclaré apte au Service militaire. Et donc, je fais jouer mon sursis au maximum. Je continue mes études le plus longtemps possible en me disant à la fin des fins, j'ai déjà deux enfants. Ils vont m'éliminer. Eh bien, pas du tout.

Parce qu'après 68, les gars de mon genre, qui s'étaient fait un petit peu remarquer par leur militantisme, eh bien, on était ciblés. Michel Debré, nommé aux Armées, était très strict. Et donc, j'ai été convoqué pour le Service militaire.

Alors, j'ai essayé de me faire passer pour un peu « barjot », mais ça n'a pas marché parce que l'officier a vu qu'on me confiait la formation des enseignants, à l'époque à l'Ecole Normale. Donc, j'ai pourtant essayé. J'ai vraiment fait l'imbécile. Et donc, le résultat, c'est que j'ai fait appel. J'habitais Saint-Herblain à ce moment-là. C'était Chauty qui était le maire de Saint-Herblain. Il m'a accompagné à la préfecture. Et là, devant 25 personnes, le général, et le préfet, il a fallu que je soutienne mon dossier.

Il a fallu que je fasse passer Maryvonne pour incapable de travailler. Le troisième enfant était déjà annoncé. Ils ont fait une enquête pour vérifier si mes enfants allaient être abandonnés. Ils allaient être confiés à ma grand-mère de Puybelliard. Et j'avais dit surtout, grand-mère, ne montre pas des signes extérieurs de richesse parce qu'il faut que tu dises que tu ne peux pas héberger tes petits-enfants. Alors, elle avait caché son transistor.

Quand les inspecteurs sont venus - ils ont fait une enquête jusque là-bas ! Donc, elle avait caché son transistor pour dire qu'elle ne pouvait pas accueillir ses petits-enfants. Ensuite, ils vont voir mes parents. Ça tombait bien parce qu'à l'époque, mes parents, ils avaient une aisance suffisante mais moi, quand je faisais mes études, j'étais tout de même boursier. Donc, en disant que j'étais boursier et qu'il y avait quand même des frères et sœurs après moi et ça a marché. Mais manque de chance, ma belle-mère, la mère de Maryvonne, ils ont eu l'audace de lui poser la question « Madame, est-ce que vous laisseriez vos enfants, vos petits-enfants à la rue ? ». « Oh ben non ! Je ne les laisserais pas à la rue ». Ils ont noté cela. Il a fallu qu'à la commission, j'essaie d'expliquer.

Ils ont délibéré. Ça a été long. J'ai fini par l'emporter, mais de justesse. J'étais exempté du Service militaire; pas réformé mais exempté.

Quand l'assistante sociale qui était quand même de mon côté avait dit que « J'avais commencé déjà à emprunter pour acheter la maison et qu'on ne pourrait plus acheter la maison. » Le préfet a répondu à l'assistante sociale « C'est trop facile, on fait des emprunts et après on se libère du Service militaire. »

JLL. C'était en quelle année ça ?

JR. En 71. Un emprunt c'est 71. Je me vois encore me lancer dans une grande phrase : « C'est loin de moi l'idée de ne pas servir ma patrie... ». Le soixante-huitard qui est en train d'essayer d'expliquer qu'il ne veut pas être soldat parce qu'il a des conditions familiales difficiles alors que les autres disent « Oui, c'est parce que vous êtes anti-militariste. On le connaît. »

Je me souviens très bien de ce jour. A la commission, il y en a un qui n'a pas été exempté. C'était un fils d'agriculteur. C'était dégueulasse parce que son père était invalide. Lui, n'a pas été exempté. C'était cruel. C'était une drôle d'époque. Je n'avais pas pensé te donner ce détail.

JLL. Donc, tu es exempté et tu bosses.

JR. J'avais commencé déjà. J'avais été nommé dès 1969 à l'Ecole Normale. L'inspecteur avait obtenu des postes qu'on appelait psychopédagogiques. Un peu les sciences humaines. Il voulait garnir ces postes-là en priorité puisqu'il venait de les obtenir du Ministère. Comme il m'avait vu avec un profil assez divers, je me suis trouvé à faire un métier auquel je n'étais absolument pas préparé, c'est-à-dire participer à la formation des enseignants. Plus exactement, à la formation des professeurs d'enseignement général de collège qu'on appelait les PEGC.

J'ai été nommé directement sur ce type de poste. C'était un titre pompeux : directeur d'études au centre régional de formation des PEGC à Nantes. Directeur ! En fait, on ne dirigeait rien du tout. Mais ça s'appelait comme ça. La catégorie des PEGC a disparu ; ils étaient des bivalents ; par exemple français & histoire-géo, français & anglais, etc.

J'ai fait ce métier pendant presque 20 ans. Tu n'as pas d'élèves mais tu as des adultes à former.

C'est un peu compliqué parce que justement, je ne voulais pas faire de l'enseignement théorique. D'ailleurs, je les accompagnais dans les classes. J'avais toutefois demandé l'autorisation d'avoir une classe à moi. On m'a répondu que j'avais les titres pour contribuer à la formation mais que je n'avais pas les titres pour enseigner, comme ceux que je formais. Devant cette incongruité, c'est pour cette raison que j'ai passé ma licence de lettres. Quand j'ai eu ma licence de lettres, j'ai été autorisé à enseigner moi-même. J'ai retroussé mes manches. J'étais quand même avec des collègues. Je n'étais pas tout seul. Je me suis beaucoup investi dans les mouvements pédagogiques. J'ai pris des responsabilités. A l'époque, chacun faisait un peu ce qu'il voulait. Je n'étais pas tenu de suivre un programme.

JLL. Si j'ai bien compris. Tu as passé la licence de sociologie avant l'agrégation de philosophie et la licence de lettres après l'agrégation.

JR. Je n'ai pas été jusqu'au bout, mais j'ai quand même passé ensuite les certificats de sciences de l'éducation. J'ai essayé de me former moi-même pour le travail qu'on m'avait demandé de faire.

JLL. Tu as donc eu une classe en responsabilité ?

JR. C'était une classe que je pouvais partager avec des collègues qui étaient même maîtres d'application et qui recevaient des stagiaires dans leur classe. Et donc, je collaborais. J'ai

commencé à travailler, j'ai écrit, j'étais dans la région nantaise. A Rezé, par exemple, à Pont-Rousseau, un peu partout, d'ailleurs. J'ai fait plusieurs collègues.

J'ai alors commencé à militer beaucoup dans les mouvements pédagogiques qui étaient très prolifiques à l'époque, très féconds aussi. Et donc, j'ai commencé à publier des articles, dès cette époque-là, sur la pédagogie. Je m'intéressais beaucoup à la pédagogie qui était dans le vent à l'époque.

J'ai commencé avec le mouvement Freinet et j'ai continué avec une branche du mouvement Freinet qui s'appelle la pédagogie institutionnelle qui, comment dire, introduisait des dimensions psychanalytiques. La pédagogie institutionnelle m'a fait rencontrer des personnalités qui m'ont beaucoup influencé, à titre personnel, comme Françoise Dolto, par exemple, qui nous soutenait beaucoup et chez qui je suis allé plusieurs fois.

JLL. Et alors, qu'est-ce qui fait que tu arrives à Clemenceau ?

JR. C'est que, tout bêtement, il y a eu l'extinction du corps des PEGC. Il me fallut alors atterrir.

Et là, c'est une histoire rigolote. À l'époque, le recteur reçoit individuellement (on était quatre ou cinq, chacun dans une discipline) les personnes en leur disant votre poste est supprimé, mais vous avez des droits et j'ai des pouvoirs.

C'était le recteur Quénet, qui a été ensuite le conseiller de Chirac pour les affaires éducatives. Et donc, il me reçoit individuellement et moi j'avais déjà l'idée que ça me manquait l'enseignement de la philo, la philo de base, parce que, tu vois bien, je m'étais très dispersé dans beaucoup de domaines. Et la philosophie continuait à m'intéresser.

Et il me fait une proposition complètement inattendue. Maintenant, si vous voulez, je vous nomme proviseur. À l'époque il n'y avait pas de concours.

Alors moi, pas du tout préparé à ce genre de chose (et, en plus, j'étais contre les chefs. Enfin, un peu... Je restais encore un peu PSU. Mais quand on est chef, c'est différent) je dis non, ça ne me va pas.

Lui, il n'en revient pas que je refuse. J'avais 40 ans et on te propose d'être proviseur. Je ne sais pas où, d'ailleurs. Il ne m'a rien dit.

Et puis alors, il dit, bon, à ce moment-là, je peux vous nommer en classe prépa littéraire. Tout ça s'est passé en un quart d'heure. Tu ne sais pas du tout ce qui va te tomber dessus.

Et là, dans mon petit cerveau, je me suis dit ça fait quand même longtemps que je n'ai pas enseigné la philosophie. Je passerais devant tous mes collègues qui enseignent la philo en terminale et qui s'impatiente à l'idée d'enseigner en hypokhâgne. Moi, je vais être nommé par un recteur ! L'inspection générale ne va probablement pas apprécier du tout. J'ai senti tout ça du premier coup. Et j'ai dit non.

Hélène : « *Fin des corrections avec papa* ». Hélène poursuit la relecture.

Rétrospectivement je me suis dit que j'ai bien fait par rapport aux ennuis que j'aurais eus ... Et en plus il y a une deuxième raison ; il faut être honnête, je ne me sentais peut-être pas à la hauteur par rapport à mes collègues qui depuis 20 ans bossaient à fond la philosophie alors que moi j'étais vraiment très dispersé dans mon travail. Donc, finalement le recteur ne sachant plus quoi proposer me dit « qu'est-ce que vous voulez ? » Je lui ai répondu « écoutez, moi, il y a quelque chose qui me manque. J'ai enseigné dans une classe de terminale lors de ma première année et depuis je n'en ai jamais eue. Or j'aimerais bien avoir des terminales. » Voilà ce que je lui ai dit. Alors me dit-il « il y a un poste à Guist'hau, un poste à Clemenceau et même un troisième encore ailleurs. » C'est comme ça que j'ai eu un poste à Clemenceau...

JR. J'ai donc été nommé au Lycée. En fait, la première année j'ai eu un mi-temps à Clemenceau avec une classe de terminale. Sur un autre mi-temps, ayant eu une formation en informatique, j'avais un mi-temps pour faire à l'époque de l'informatique débutante, pour former des personnes aux petits logiciels qui commençaient à se présenter. J'ai une seule classe de terminale mais c'est 7h 8h et là je m'éclate, je suis ravi d'avoir des terminales ; ça a été pour moi un plaisir immense.

C'est lors de ma deuxième année que je suis à Clemenceau avec une terminale que je commence à mettre un pied en prépa avec toi. En 88 je suis à plein temps à Clemenceau; je dois avoir une ou deux terminales plus la prépa. On se trouve et on fait connaissance. J'ai Francis Ponge au programme et donc je trouve que c'est merveilleux. J'ai donc un pied en terminale et un pied en prépa pendant 10 ans, c'est à dire entre mes 40 et 50 ans. L'idée du recteur me revient ensuite ; alors pourquoi je ne ferais pas chef d'établissement ? Et donc je fais un stage pour être chef d'établissement; ça dure 6 mois et je fais quand même un trimestre. Finalement je ne donne pas suite et je me retrouve à ce moment-là à plein temps en prépa comme Blaise Benoit aujourd'hui. Je me retrouve à plein temps à enseigner les programmes de prépa scientifique tout en mettant un pied à la fac qui me demande d'être chargé de cours.

JLL. Là c'est autre chose. Tu te souviens de la date ?

JR. Oui, 95.

JLL. Je ne me souviens pas de l'année où tu me fais intervenir à la présidence de l'université alors que l'université de Nantes songe à récupérer une célèbre bibliothèque.

JR. Ah oui c'est à ce moment-là. C'est quand Yann Tanguy vient me demander d'être son chef de cabinet. Il a pris ses renseignements je ne sais où, au rectorat sans doute et on lui donne mon nom peut-être à cause du stage de chef d'établissement. Je refuse, alors il me demande de lui trouver des noms et j'en donne 4 dont le tien en premier pour être chef de cabinet. Je ne sais plus qui j'avais mis en numéro 2; j'avais mis en numéro 3 Maryvonne de Rugy et j'avais mis en numéro 4 le mari de Claire Soléransky, Pierre Chambon; c'est lui qui a été finalement le chef de cabinet. Alors Yann Tanguy, ayant été un peu déçu, nous a mobilisés tous les deux pour essayer de récupérer la bibliothèque fabuleuse des jésuites de Chantilly que Lyon a finalement récupérée.

JLL. Avant cela il y avait eu le voyage que tu avais organisé en Turquie n'est-ce pas !

JR. Avec le projet du fameux voyage en Turquie, je suis accueilli « fraîchement » par le proviseur Bernard-Brunet. C'était en 1987. En gros j'étais un intrus. J'étais aussi « fraîchement » accueilli par d'autres qui voyaient d'un mauvais oeil arriver ce catho de gauche repéré à Nantes alors que Clemenceau était un repère franc-maçon... L'ambiance tu te souviens - on est arrivé en même temps à peu près – c'était quand même assez délétaire, assez désagréable, et toute initiative n'était pas bonne. Alors que moi j'étais quand même jeune, dynamique, j'avais envie de faire des choses et donc, dès ma deuxième année d'enseignement, je propose d'emmener mes élèves en Turquie en Asie mineure. Le proviseur m'a mis des bâtons dans les roues comme ce n'est pas possible.

JLL. C'était l'idée du voyage qui le gênait ou le lieu que tu avais choisi ?

JR. Ce n'était pas le lieu mais l'idée du voyage. En gros j'arrivais comme un nouveau pédagogue qui voulait révolutionner l'enseignement classique. Il ne me connaissait pas bien parce qu'aujourd'hui encore je pense qu'il faut toujours être novateur. Revenons à l'histoire du voyage en Turquie. Finalement, moi, fils de commerçant, j'étais assez doué pour rassembler l'argent qu'il fallait et assez doué pour faire en sorte qu'aucun élève ne soit laissé de côté. D'ailleurs c'est ce que je dis dans la lettre qu'Evelyne a montrée tout à l'heure; je dis que grâce à la subvention des Anciens Elèves on a pu boucler le budget de sorte que la somme que j'avais demandée aux parents presque tout le monde a pu la verser. Et puis ceux qui n'ont pas pu la verser sont venus gratuitement. J'ai trouvé des mécènes y compris dans la classe, des parents d'élèves chefs d'entreprise. J'ai tiré toutes les sonnettes possibles et imaginables. Je ne sais pas si tu te souviens, j'organisais des ventes de croissants et ça marchait du tonnerre et même des ventes de glace au troisième trimestre. Et puis, le voyage s'est fait pendant les vacances de février et le lycée n'a pas donné un centime.

JLL. Et est-ce que le lycée a donné son autorisation ?

JR. Oui et le proviseur est venu quand même à 6h du matin, au moment du départ. Mais quand j'ai eu fait ce voyage, j'étais prêt à recommencer. Les élèves étaient ravis d'avoir eu des cours dans des amphithéâtres historiques... Bernard-Brunet m'a dit, « non, vous avez fait cela une fois, ça suffit ! » Il m'a dit non surtout quand il a vu ces ventes de chaussons aux pommes et tout le reste... Pour le budget, je ne reculais devant aucune ignominie et j'ai même organisé, et c'est là qu'on a gagné le plus de sous, une soirée dans une boîte de nuit. On a loué une boîte de nuit et tous les élèves ont invité leurs copains, etc. et on a ramassé un fric fou. J'étais avec Jean-Louis Monfort. Bref, on a fait le voyage, on l'a financé et on est revenu. C'est vrai que je comprends aussi qu'il n'avait pas envie qu'on recommence parce qu'il nous était quand même arrivé quelques mésaventures. Aujourd'hui ce serait impossible question sécurité. On part en car pour prendre l'avion à Orly et on s'arrête, on fait une escale et je dis aux élèves (j'étais accompagné d'une parente d'élèves, Jean-Louis Monfort et Georges Palicot, prof de grec) qu'on fera des escales, et qu'ensuite chacun reprendra la même place et vérifiera que son voisin est bien là et que je ne vais pas les compter à chaque fois. Première escale, il y en a un qui manque; le car est parti; j'ai appris après qu'il fumait un joint dans les toilettes et donc, catastrophe, parce que nous, sur l'autoroute avec un minutage serré, je ne pouvais pas revenir donc je téléphone à la station autoroute, les

gendarmes se mobilisent et finissent par retrouver le gars qui lui-même trouve un chauffeur qui l'a conduit directement à Orly et que je n'ai jamais pu remercier. Evidemment, quand le proviseur a appris ça tu imagines l'ambiance. C'est vrai qu'on avait pris un risque et bon bref, ça c'est quand même bien terminé; on a tous embarqué.

JLL. Et au retour...

JR. Oui évidemment et puis moi j'étais assez bête pour raconter cette histoire; je n'aurais jamais dû le dire et puis au retour il y en avait un qui avait perdu sa carte d'identité ...

JLL. Tu as dû avoir la trouille quand même...

JR. Oui, ça c'est sûr j'ai eu une fureur noire alors en plus, tu imagines les élèves au sein d'une classe mixte: j'avais dit les gars avec les gars, les filles avec les filles; quand je faisais mes rondes à 2h du matin évidemment, il fallait que je fasse la police. Un soir on fait le tour, je ne sais plus vers quelle heure, il en manquait 8 on apprend par les autres qu'ils étaient partis en boîte de nuit à Istanbul, alors tu imagines en Turquie des filles en boîte, déjà qu'il y avait des Turcs qui nous suivaient pendant le voyage...

JLL. Mais toi, malgré cela tu aurais été prêt à recommencer !

JR. Oui, parce que du coup, j'étais expérimenté et je savais ce qu'il ne fallait pas faire. Heureusement qu'on était 4 adultes parce qu'il fallait quand même serrer les vis de temps en temps dans cette ambiance. Pour terminer l'histoire, on a fini par les retrouver dans une boîte de nuit; il n'y avait que 8 boîtes d'ouvertes, manque de pot c'était la 8ème où ils se trouvaient; on les a ramassés, on n'a pas fait trop d'histoire mais on a dit de ne pas recommencer. Il est vrai que je comprends Bernard-Brunet. Il faut reconnaître que ce n'était pas un voyage facile. En revanche, sur le plan intellectuel et sur le plan de l'épanouissement, ça a été merveilleux. On en a fait une brochure : on a fait plein de choses; tu sais les philosophes présocratiques, les mathématiciens qui étaient philosophes en même temps à l'époque, Héraclite et donc je faisais cours dans les amphithéâtres grecs. C'était fabuleux pour un prof de faire cours dans ces endroits, dehors et en hiver en plus. Il se trouve que j'étais ami de Baudelot, le sociologue; Christian Baudelot et Roger Establet avaient réalisé des travaux ensemble. Establet, je ne le savais pas, rodait par là (*Jacques veut dire en Turquie*) et avait raconté à Baudelot : « tu sais, j'ai vu un truc complètement surréaliste en Turquie, un prof de philo... en fait c'était moi, on ne se connaissait pas et donc quand Baudelot m'a présenté à Establet, il m'a dit, voilà, c'est lui, c'est mon copain ! Bon bref, non, ça a été merveilleux. D'ailleurs, il y a encore des élèves de cette génération qui m'écrivent, qui m'en parlent 40 ans après, 45 ans après. Voilà - ça c'est une parenthèse si on peut dire - mes démarrages. Tu vois, pas d'informatique, mais un voyage ... même si cela n'a pas continué.

JLL. Et puis tu n'as pas refait du voyage après ?

JR. Ça m'était interdit. A partir de là tu connais mieux l'histoire que moi; c'est toi qui as su créer cette ambiance au lycée Clemenceau, qui n'existait pas avant ton arrivée, avec le Comité de l'histoire. On a fait muter Bernard-Brunet; on l'a fait muter de tempérament; lui qui était ours; il est devenu ouvert; il est devenu agréable... Et puis il nous aimait bien; il

nous aimait beaucoup même au point d'avoir osé une collaboration fantastique. La suite tu la connais.

JLL. Il y a eu un temps formidable après le premier centenaire oui, pendant et après... y compris au niveau des résultats des élèves. j'ai l'impression qu'il y a eu d'excellents résultats aux concours après...

JR. En fait alors là tout le monde raconte la même épopée. Quand on a organisé (on en parlait avec Catherine Genestoux en particulier encore l'autre jour) le bal où j'étais obligé de sous-déclarer le nombre de participants parce qu'ils (*Jacques parle sans doute de la SACEM*) nous faisaient payer l'entrée. J'avais remplacé Blanchard qui ne supportait plus la trésorerie et donc c'est moi qui avais pris avec Catherine le relais et donc il avait fallu tricher sur le nombre mais j'avais la trouille parce que franchement les conditions de sécurité n'étaient pas remplies, pour les risques d'incendie par exemple.

JLL. Durant le premier centenaire, heureusement que tu étais là parce que nous (je pense à Barreau, Guiffan et moi) on avait fait notre boulot de faire le bouquin et c'est toi qui as tout organisé.

JR. J'étais le ministre de l'intérieur. Le soir du bal, même Bernard-Brunet était là en train de combattre les assaillants qui essayaient de passer par-dessus le mur, parce qu'on en avait 900 mais il y en avait plein qui essayaient de rentrer en plus; alors côté rue Clemenceau, il y avait la police et des problèmes. Et puis Bernard-Brunet était côté rue Stanislas-Baudry à l'extérieur pour empêcher les gens de rentrer dans le lycée et alors à l'entrée de la salle du gymnase il y avait aussi Madame Bernard-Brunet...

JLL. Oui il y avait Renée qui était là, qui était là à tamponner pour les entrées. Moi j'étais avec elle, mais j'étais catastrophé parce que je voyais les lustres du gymnase qui balançaient; je me disais tout va s'écrouler.

JR. J'avais la trouille de ma vie; tout s'est finalement bien passé ... enfin bon !

JLL. Et depuis il y a quand même ce bal des Terminales chaque année; en 1992 on a changé complètement l'ambiance du lycée. On n'a pas retrouvé en 2008 un tel engouement.

JR. C'était plus solennel plus classique. Tu avais peut-être fait trop de choses; on ne peut pas faire 36 fois la même chose.

JLL. Je me souviens en 2008 alors qu'il y avait Badinter dans le gymnase, il y a des profs qui étaient à peine au courant (alors que pourtant ça avait été très bien annoncé, et le jour même avec des élèves en uniforme de lycéens de Napoléon 1er) et qui entrebâillaient la porte du gymnase mais qui continuaient leur chemin. En 2008 cela n'a pas eu le même impact et depuis ça n'a fait que décliner.

JR. Forcément Jean-Louis, tout le monde sait qu'avec toi il y a un anniversaire tous les ans au lycée Clemenceau alors à force ça finit par s'épuiser. Par ailleurs l'Amicale (*des Personnels*) était complètement déliquescence aussi. C'était Miquette qui présidait l'Amicale et il y a eu Caparros aussi, je crois avant ou après. Il y a eu Cailleau après. Le problème c'est que Pierre

Bernard-Brunet refusait énergiquement qu'il y ait des fêtes de fin d'année avec départs en retraite parce que comme il me disait « moi, je ne vais quand même pas passer mon temps à dire du bien de gens dont j'ai dit du mal ou dont j'ai pensé du mal au cours de leur carrière. » On trouvait que ce n'était pas bien et c'est là que Claire Soléransky, m'a poussé en disant « écoute faudrait quand même qu'on fasse quelque chose ! » et depuis Claire a été constante dans son activité pour l'Amicale. Donc je me suis retrouvé président.

JLL. Tu as été président de l'Amicale des personnels de quelle année à quelle année ?

JR. Je ne sais pas; je dirais depuis 96 peut-être, dès mon retour de stage de chef d'établissement je crois. J'ai été président jusqu'à l'arrivée de François Pilet. Disons donc de 95 à 2001. D'abord on a réussi à remettre sur pied des fêtes de fin d'année dignes de ce nom et à rétablir des choses difficiles et puis il y a eu deux événements.

Il y a eu en 99 le départ de Pierre Bernard-Brunet. Je ne te raconte pas parce que tu connais ça par coeur. On a réussi quand même un petit exploit et même plusieurs exploits ne serait-ce que celui de l'année de son départ de l'avoir fait monter sur scène pour présenter Camus, tu te souviens, donc je n'en parle pas puisque tout ça c'est archi connu et le deuxième événement c'est quand même le passage de Pont, c'est à dire celui qui avant Christian Rousselot et après Bernard-Brunet a été au lycée proviseur quelques mois seulement et dont la fin fut foudroyante. L'Amicale des personnels c'est toujours un petit truc marginal; là ça a été moins marginal parce que visiblement j'étais l'interlocuteur dans les difficultés qu'il y avait, au point que madame Pont d'ailleurs m'a plusieurs fois invité à venir chez elle lui parler. Elle savait déjà à l'époque que je travaillais les questions de fin de vie et elle savait que j'étais le président de l'Amicale. Il y eut donc l'épisode Pont que j'allais voir régulièrement à l'hôpital au titre de l'Amicale justement; il était capable de lire au fur et à mesure les études qui paraissaient sur son cas y compris en anglais. C'était un personnage ! Un autre événement en tant que président de l'Amicale est survenu. Il y a donc Rousselot qui a assuré l'intérim; il était apprécié, on aurait bien voulu le garder; je me souviens qu'on avait écrit au ministère; on avait essayé mais ça ne servait à rien. Donc ensuite, son successeur ne fut pas bien accueilli évidemment parce que les gens voulaient Rousselot, mais des gens comme toi ou comme moi on était quand même un peu plus ronds et un peu plus diplomates. On a considéré que c'était l'intérêt du lycée de bien l'accueillir et on l'a fait et puis en vérité il a montré après qu'il était à sa place. C'est ça c'est l'aventure à la tête de l'Amicale.

C'est vrai que c'est Claire surtout qui m'a poussé; elle était douée vraiment pour bien stimuler. Claire m'avait d'ailleurs embarqué quelques années auparavant après mon voyage en Turquie dans une expédition qu'elle avait elle-même montée pour aller à Paris. Elle voulait faire découvrir Paris à des élèves, en particulier à des musulmans, qui n'avaient jamais été à Paris de leur vie. Donc tous les deux on avait monté un voyage qui a duré plusieurs jours, une visite de la capitale pour les terminales qu'on partageait. On a fait connaissance à ce moment là; je crois qu'elle n'était même pas enceinte ou elle allait être enceinte de Pamphile et donc après c'est comme ça qu'on a continué à se fréquenter. Elle vient de m'envoyer deux ou trois pages. Elle a organisé une réunion chez elle l'autre jour; et a demandé que les gens racontent leur première rencontre avec moi. C'est rigolo parce que par exemple Anne-Sophie Moreau écrit 20 lignes pour dire « je ne me souviens absolument pas de ma première rencontre ».

Voilà, après j'ai quitté Clemenceau en 2006.

JLL. 2006 l'année avant moi

JR. C'est ça; j'ai continué ce que j'avais commencé c'est à dire être chargé de cours à la fac jusqu'en 2010 et puis enfin j'ai pris ma retraite; Quand j'ai eu pris ma retraite l'évêque de Nantes m'a demandé si je voulais assurer un enseignement au grand séminaire et donc j'ai d'abord refusé mais Maryvonne m'a dit que j'allais regretter et donc j'ai accepté 3 heures hebdomadaires que j'ai exercées pendant 10 ans. Entre 2010 et 2020, j'ai donc été prof de philosophie au grand séminaire de Nantes.

JLL. Quel évêque t'avait proposé cela ?

JR. Georges Soubrier, les autres m'ont reconduit ensuite. Je faisais de la radio aussi, j'ai fait quand même plus de 400 émissions.

JLL. Sur Radio Fidélité ?

JR. Oui. Quand Radio Fidélité a diffusé certaines émissions nationalement, ça m'a valu des auditeurs et des auditrices parfois de renom - la femme de Bayrou m'écoutait régulièrement; elle a demandé à me rencontrer et je suis allé la voir. On a échangé sur quelque chose de très intime, très important, la foi. Alors là pour en parler il faudrait une journée complète.

JLL. Non mais ... qu'est ce que je peux dire... tu as la foi depuis quand et comment ?

JR. J'étais un chrétien contestataire, un chrétien de gauche typique considérant que justement si le christianisme... J'aime beaucoup l'interview du *Pellerin*...

JLL. Ah oui !

JR. J'ai été interviewé par *Le Pellerin* mais on ne parle pas de ma foi; je parle de mon investissement sur les questions bioéthiques ou éthiques médicales. La seule fois où je me suis un peu exprimé sur la foi c'est dans *Place Publique* avec Thierry Guidet mais ce qui est assez étonnant c'est que récemment dans *La Vie*, il y a deux mois, il y a eu un reportage sur mon amitié avec Caillavet, le franc-maçon Caillavet. Le journaliste a voulu montrer qu'un franc-maçon en désaccord total avec un catholique pouvait être ami avec lui quand même. Caillavet, c'était un ancien secrétaire d'Etat, un sénateur qui était un farouche partisan de la pratique des mères porteuses et partisan du « droit de mourir dans la dignité »... On avait tout pour s'opposer et curieusement, parce qu'on passait nos vacances dans le même endroit, on est devenus amis, vraiment amis. Il m'a invité dans sa Loge faire des causeries; il m'a parlé intimement de beaucoup de choses et de sa propre vie. Il avait mangé avec Clemenceau quand il avait 14 ans car son père était ami avec Clemenceau. Et donc il y a un journaliste qui s'est intéressé à ça et qui en a fait un article dans *La Vie*. Je peux vous l'envoyer...

JLL. Je l'ai acheté...

JR. Ah oui c'est vrai.. tu l'as trouvé à Redon, ça me revient. C'est une publication du printemps dernier, oui sur la foi. Je te dis 3-4 lignes : « les croyants savent qu'ils croient, les athées croient qu'ils savent ». Finkielkraut dit la même chose. C'est pourquoi je conseille aux gens d'être agnostiques plutôt que de se laisser enfermer de cette autre façon. Pour la foi, je suis « aligné » avec le Pape François - ce n'est évidemment pas de l'ordre du rationnel au sens scientifique mais j'estime quand même en philosophe qu'il y a des arguments en faveur de l'existence de Dieu, des arguments de poids. Il y a aussi des arguments contre, du genre le mal qui existe, mais je considère qu'il y a des arguments rationnels et non pas simplement fidélistes comme on dit.

JLL. C'est ce qu'on appelle l'apologétique ?

JR. Oui c'est ça ! C'est de l'apologétique que fait très bien ton collègue académicien. Denis va venir me voir demain d'ailleurs. Denis Moreau est un chrétien rationaliste plus que moi. Pour moi, dire avoir la foi ça veut dire faire confiance. Je fais confiance au témoignage de ceux qui ont rapporté les Evangiles et qui dans la succession nous ont dit des choses et nous les ont répétées et je trouve que c'est assez exceptionnel ce type de témoignage qui a contribué quand même à renverser beaucoup de préjugés. D'où nous vient la considération de l'égale dignité de tous les humains ? : Nous sommes fils d'un même père. D'où nous vient l'idée que ce sont les vulnérables, les pauvres, qui sont les premiers ? : Oui, ça nous vient du christianisme à mon avis.

Jacques est interrompu par l'entrée dans sa chambre du médecin. Celui dit qu'il repassera.

Jacques poursuit : donc la foi ce n'est pas autre chose que se dire qu'il s'est passé quelque chose et je fais confiance à ceux qui l'ont rapporté et donc ce Dieu s'il reste dans l'abstrait il n'est pas intéressant, c'est le dieu de Voltaire, le déisme. Quand j'étais avec Caillavet, dans sa Loge maçonnique, son ancien chef de cabinet était là; il est venu me parler à la fin; il m'a dit moi je suis déiste, c'est à dire je ne crois pas en Jésus Christ mais je crois qu'il y a quand même... comme disait Voltaire, je vois que cette horloge marche : je ne comprends pas; il est inconcevable que cette horloge marche. C'est ça l'idée - l'idée qu'il y a un mécanisme - aujourd'hui, l'idée qu'il y a encore des scientifiques qui disent ces choses. Il y a quelque chose qui n'est pas complètement possible. Ce n'est pas ce Dieu là qui m'intéresse, c'est vraiment comme dirait Pascal le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, le Dieu qui s'incarne en une personne humaine; c'est quelque chose qui est très fort donc c'est indépendant des querelles de boutique entre les différentes chapelles chrétiennes et même à l'intérieur du catholicisme mais je vois qu'il y a quelque chose de très fort, de très puissant. Tu n'es pas le seul à me poser la question; il y a 4 ou 5 collègues du lycée qui me disent mais ta foi dans tout ça, ça t'aide à vivre au présent ? Ça m'aide à vivre au présent, c'est à dire que quand je suis ici je m'abandonne au soignant. L'abandon du corps il est complet je ne peux pas aller tout seul aux toilettes; si j'en avais eu besoin je vous aurais demandé de m'accompagner jusqu'au bout parce que je ne peux pas marcher tout seul et puis quand je suis aux toilettes, je m'abandonne et puis je leur fais confiance...

Jacques est interrompu par l'arrivée d'une aide-soignante...

Bonjour, qu'est-ce que je vous sers pour la collation ? Qu'est-ce que vous me proposez ? Alors jus d'orange, jus de pomme, café, tisane, jus de pomme. Est-ce que vous voulez un gâteau ? Gaufrette au chocolat, gaufrette à la vanille, pain d'épices. C'est tout pour vous ?

JR. ça ne nous empêche pas de continuer ! Il faudra rajouter ça : votre présence est tellement plus importante.

Je réponds toujours la même chose; ce qui m'intéresse ce n'est pas l'arrière-monde au sens de Nietzsche; bien sûr que l'idée de résurrection existe mais personne ne sait ce que c'est, pas plus le Pape que personne et donc ce qui m'intéresse c'est comment la foi aide à vivre aujourd'hui le présent, comment je vis le présent. Tous les soirs je me récite depuis longtemps maintenant une prière qui sont les dernières paroles de Jésus sur la croix et tous les grands musiciens s'en sont emparés - *in manus tuas domine, commendo spiritum meum* , c'est à dire entre tes mains Seigneur je remets ma confiance dans le corps ou à la fraternité soignante et je remets mon esprit en celui en qui j'ai confiance et si je me trompe, comme dirait Barreau, tant pis je trouve que j'aurai bien vécu mais c'est une façon de me dessaisir de moi; la foi c'est une façon de me dessaisir, de me dire je ne suis pas le tout aujourd'hui. La grande idée c'est que je ne maîtrise pas tout. C'est une superbe lettre de Carole Chollet, très belle lettre où l'idée est faite. Je n'ai pas le temps de développer ça mais au fond qu'est-ce que je vérifie dans l'état de vulnérabilité où je suis ? C'est la fraternité et c'est une invention chrétienne, ce n'est pas une invention républicaine. Régis Debray l'a très bien montré lui aussi. Le mot adelphité en grec n'existait pas, c'est le christianisme qui l'invente alors; avant il y avait bien sûr la fraternité au sens Philadelphia, l'amour des frères mais le christianisme invente l'adelphité, c'est à dire l'idée de cette fraternité universelle qui sera ensuite laïcisée par la République évidemment. Mais au fond Dieu est nulle part ailleurs que dans la fraternité. C'est ce à quoi je crois depuis toujours et si je me suis engagé à gauche, à l'époque où la gauche était la gauche, parce qu'aujourd'hui elle ne l'est plus, c'est parce que justement il y avait l'idée d'une incarnation de cette phrase superbe de l'Evangile : « J'étais nu, et vous m'avez vêtu; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous êtes venus vers moi ». C'est quelque chose qui s'effiloche aujourd'hui, je le sais bien et qui est récupéré par tout un courant identitaire, mais il n'empêche que je le constate. Beaucoup de gens qui ont un peu la même sensibilité que moi me l'écrivent. Il y a quelque chose qui nous unit, qui fait avant que l'Eglise s'appelle Eglise (le mot Eglise, c'était un mot de tout le monde, l'Ecclésia c'est aussi bien l'assemblée délibérante sur les affaires politiques) elle s'appelait adelphité, elle s'appelait fraternité. C'est quand ensuite une certaine hiérarchisation est arrivée que les choses ont commencé, parce que l'histoire du christianisme c'est une histoire de souveraineté, c'est très complexe, il n'y a pas que du beau là-dedans mais moi cette foi que j'ai eue que j'ai quelquefois un peu rejetée quand j'étais enfant ou adolescent, je pense qu'elle a une consistance qui peut nous éclairer aujourd'hui. Il me semble qu'on peut dire aujourd'hui ça c'est pour les simples d'esprit et bien justement les simples d'esprit ils ont raison bien souvent. Dans les courriers que je reçois il y a des simples d'esprit, des gens qui ont été en classe jusqu'en cinquième, quatrième et qui ont 90 ans aujourd'hui et dont j'admire la foi parce que c'est un simple cierge. Evidemment qu'il n'y a pas besoin de la foi pour avoir une belle humanité mais on sent que la leur elle est inspirée

de cette façon; tous les jours maintenant, plus que jamais, je prends le temps, un temps de prière et grâce à internet j'ai tout ce qu'il faut. Oui mais une chose est sûre c'est qu'aussi bien dans mon enseignement de philo que dans mon travail sur l'éthique et en particulier sur le *feng shui*, la foi n'entre pas en ligne de compte au sens direct, elle entre en ligne de compte au sens peut-être où ça me rend sensible à la question de la vulnérabilité par rapport à la question contemporaine de la liberté à tout prix. En tout cas et en aucune façon c'est une transcription de je ne sais quel dogme ou de quelle idéologie. C'est parce qu'il y a une logique du soin qui m'est peut-être donné de percevoir grâce à l'idée de fraternité que je me fais, qui m'interdit par exemple de dire c'est bien de donner la mort à quelqu'un; il y a quelque chose qui ne va pas surtout quand on a les moyens d'assister quelqu'un jusqu'au bout. Lui dire « maintenant dans l'état où tu es c'est normal que tu dégages » il y a quelque chose qui me gêne et c'est pourquoi j'ai beaucoup oeuvré et publié. Mais, je ne fais pas le malin parce que dans quelques temps, dans quelques semaines peut-être, c'est ce qu'on me dit en tout cas, quelques mois pour les plus optimistes, peut-être que je dirai je n'en peux plus. Il y a 15 jours je souffrais tellement horriblement que je comprenais très très bien qu'on se jette par la fenêtre ou qu'on aille en Suisse mais je sais, je le savais, je l'ai vérifié on peut soulager. La preuve c'est que, là vous voyez on cause ensemble, on me dirait t'as encore 10 ans de vie dans la situation je prends même si ce n'est pas marrant, même si je dois me faire aider pour tout parce que il y a toujours quelque chose à vivre; alors, si ça m'est donné, la question à laquelle j'essaierais de répondre probablement je ne pourrais pas le faire par écrit mais je le ferais comme je le fais maintenant c'est la question que beaucoup me posent : tu as pensé la fin de vie maintenant que tu éprouves ce que tu as pensé est-ce que tu vois une différence, un décalage ? Je ne sais pas, peut-être que j'essaierais de dire quelque chose; je ne sais pas, on verra.

JLL. Je n'oserais pas te poser une question comme celle-là.

JR. Il y en a bien d'autres qui ont osé. La question est tellement évidente; je me demande si Brigitte Ayrault ne l'a pas posée. Elle est tellement évidente. Il y a quelqu'un qui me l'a posée et c'était normal. C'est depuis 1992 que je m'intéresse à cette question par le plus grand des hasards. Je n'avais pas du tout envisagé de m'intéresser à ça et c'est parce que j'ai remplacé quelqu'un au pied levé dans une formation de soin palliatif sur la question de la mort. J'ai fait un cours de philo classique mais je me suis interrogé « qu'est-ce qu'ils font ces gens là ? » et là j'ai fait une découverte à l'échelle de ma vie. C'était une découverte ! Qu'est-ce que ça veut dire soigner des gens dont on sait qu'ils ne vont pas guérir ? Vraiment j'ai eu l'intuition très forte qu'au fond tout le monde mourra bien entendu et donc qu'est-ce qu'on fait quand on guérit quelqu'un ? On repousse le moment de sa mort et donc le soin du palliatif finalement ça englobe l'ensemble du soin. Ce n'est pas un soin supplémentaire complémentaire à la fin de la fin. Mon ami Guy Gouraud était atteint d'une maladie mortelle incurable dès sa naissance : tétralogie de Fallot. il est mort à 85 ans. Comme l'a dit son fils - je cite ça très souvent dans mes conférences et je l'ai même écrit dans une note en bas de page - son fils a dit le jour de l'enterrement : « comme l'a dit son ami Jacques, mon père était en soin palliatif toute sa vie ». Au fond nous sommes tous en soin palliatif toute notre vie et donc les soignants de soin palliatif avec lesquels j'ai travaillé - beaucoup plus d'agnostiques et d'athées que de cathos; il y a des cathos c'est vrai parce qu'ils sentent qu'il y a quelque chose à faire par rapport à leur foi, par rapport aux êtres vulnérables - la quasi-totalité, je peux même dire 90% ou 85-90%, considèrent qu'en effet le soin palliatif est le plus important de tous les soins, sauf qu'ils ne sont pas reconnus. Un grand cancérologue

qui te découvre la molécule qui va guérir, un mec qui fait des greffes du coeur, je ne sais pas quoi, c'est très valorisé parce qu'il te donne un sursis que les autres ne donnent pas mais au fond c'est la notion même de soin qui est en danger; c'est simple moi je n'ai rien contre le suicide, si j'avais devant moi quelqu'un qui faisait le vœu de se suicider je lui dirais que c'est dommage mais je ne vais pas le culpabiliser, mais pourquoi demander à la société de le faire ? C'est ça le problème ! Les stoïciens romains ne demandaient pas l'état de leur poison mortel ils se démerdaient.

Je suis de très près ce qui se passe en Belgique, en Hollande, au Canada. C'est ce que je vois finalement; c'est facile : bonjour docteur, dans la loi il est écrit que j'ai le droit vu ma situation de mourir. Bon bah oui monsieur, toutefois je peux vous proposer. Oui oui mais j'ai le droit.

Il n'y a plus d'alliance, il n'y a plus cette alliance au Canada; en 15 ans ils ont complètement changé de mentalité; tu as des zones au Canada où c'est devenu normal depuis que j'ai fait ma thèse. J'ai été co-directeur de thèse aussi à mon tour; il y en a eu une au Canada et je suis en relation avec mon thésard depuis longtemps; il m'a expliqué qu'il y a des zones au Canada où tu as 20% de la population qui obtient l'euthanasie ! C'est pas normal. Je comprends qu'il y ait des cas limites, compliqués ... On a toujours des possibilités d'ailleurs dans ces cas-là, je les connais quand même; ça veut dire que ça devient normal; la liberté l'emporte sur la fraternité. C'est une conclusion encore une fois, je ne fais pas le malin parce que peut-être que moi dans 15 jours, dans 3 semaines, dans 3 mois je vais dire, emmenez-moi en Suisse, j'en peux plus; peut-être que je dirai ça ! Je ne sais pas, je ne fais pas le malin.

JLL. C'est beau de te voir sourire parce qu'on te retrouve tel qu'on te connaît toujours.

JR. Je ne te cache pas que quelquefois il y a l'émotion, la nuit. Je vais répondre à Joël (*Joël Barreau*) bien sûr; je ne sais pas s'il l'a vu, je crois que c'était le 22 mai, *Ouest France* a publié en Une un article que j'ai fait sur la maladie de Charcot.

Une des meilleures amies de ma fille Isabelle est morte il y a 2 ans de la maladie de Charcot, celle dont tout le monde parle. Je ne peux témoigner que pour celle-là et pour quelques autres histoires aussi. C'était difficile mais ça s'est passé très bien; bien mieux que ce qui m'attend moi car j'ai tiré le mauvais numéro, le cancer des os, c'est un des plus rudes. Je le savais d'avance. Mais je suis la preuve qu'on peut faire autrement. Pourquoi répondre comme ça aux gens qui demandent « Vous avez une solution ? » ? Dans cet article tu verras ; c'est une réplique à Macron parce que quand Charles Pietri le journaliste sportif dit : « Alors que voulez-vous faire pour moi ? », alors que le pauvre Pietri ne peut même pas parler directement, Macron, au lieu de répondre « premièrement on va faire tout ce qu'on peut pour vous soulager », il répond « premièrement on va voter une loi ». Il aurait pu dire ça en deuxièmement au minimum quand même. Je lui en veux d'autant plus que j'ai collaboré à la revue *Esprit* comme Macron à l'époque et même si je ne le connaissais pas personnellement nous étions tous les deux en relation avec Ricœur. Les protestants sont majoritairement pour l'euthanasie et Ricœur était protestant et pourtant contre l'euthanasie. C'était le moment précis où Macron collaborait avec lui. Enfin collaborait, façon de parler parce que sérieusement les 600 notes de bas de page de *La mémoire, l'histoire, l'oubli* que Ricœur a publié en 2000, les 600 notes c'est Macron qui les a écrites. et qui a été plus loin. Il a fait une correction de deux chapitres en entier, lui le Macron de 21 ans, un bon élève de Sciences Po.

« A refaire ». Ricœur, 88 ans. On a parlé de son lien avec Ricœur beaucoup au début de sa mandature, mais ensuite plus car après tous les Ricœur, lui sont tombés dessus et puis on n'en parle plus évidemment mais quand même...

Bref, je vais laisser le médecin parler et peut-être qu'il va m'annoncer la suite qui est moins intéressante que celle que j'avais espérée parce que les rayons qu'ils font pour me soulager les douleurs ne sont pas encore très efficaces. Si je comprends bien, c'est du nucléaire, ce n'est pas n'importe quoi mais, ils n'ont pas attaqué le sternum. Or mon problème d'autonomie, l'endroit où je suis le plus en danger de douleur c'est quand même là. Quand je m'allonge, si on ne me tient pas bien sérieusement la nuque, c'est horrible j'ai une souffrance qui vient de là. Or, les rayons n'ont pas encore ciblé cette partie. Cela se fera plus tard lors d'une séance supplémentaire et je vais sans doute rentrer quand même à la maison à la fin de la semaine prochaine. Ce qui est pénible c'est pour revenir avec l'ambulance car il faut me transporter allongé. Une fois que t'es dedans ça va mais pour monter et pour descendre ce n'est pas marrant. Et puis comme, de toute façon malgré la kiné malgré tout ce qu'ils peuvent envisager comme ralentissement, je ne peux aller que de plus en plus mal... Ce n'est pas comme si je pouvais rester à peu près stationnaire évidemment, ce n'est pas facile comme perspective !

JLL. Alors, tu as des médicaments pour éviter d'avoir mal ?

JR. J'ai 14 médicaments et ce qui est formidable c'est que ça ne met pas mon cerveau en mauvaise posture. La première chose qu'ils ont fait quand je suis arrivé là, c'est un scanner du cerveau et il n'y avait rien. Je te l'ai dit tout à l'heure parce que si ça avait été le cas, on aurait arrêté les frais tout de suite. Les médicaments qu'on me donne justement ne nuisent pas au cerveau. C'est ce que j'ai demandé tout de suite parce que je me méfie. Ils m'ont dit « Non, avec la morphine, vous ne risquez rien » car je suis quand même surdosé en morphine. La nuit tu vois quand je ne trouve pas de sommeil je me mets à lire une BD *Astérix* ou une autre, c'est ce qu'il y a de plus efficace.

Jean-Louis quitte la chambre durant quelques instants. Evelyne met à profit ce temps libre pour donner à Jacques une image de la réouverture de la Cathédrale. Evelyne et Jacques évoquent alors le spectacle « Dans la nuit l'Espérance » selon Charles Péguy.

JR. Tu vois, j'ai un grand regret, cela fait un an que je sais que cela va avoir lieu. J'avais réservé cette date dans mon agenda (*il n'avait pas encore de billet même si c'est ce qu'il a dit*) depuis un an. Je voulais y aller et Denis Moreau, toujours trop optimiste, m'avait acheté des billets pour que j'y aille dimanche (*le 12 octobre*) et donc je les ai donnés à ma fille. Je connaissais très bien la personne qui a fait le découpage des textes de Péguy. J'espère que la chaîne youtube du diocèse va le diffuser ou KTO. Je peux avoir la chaîne KTO; le 27-28 septembre, j'ai écouté directement sur mon smartphone la messe qui a été diffusée.

Evelyne offre alors à Jacques la Croix du Réconfort de la Terre Sainte, en bois d'olivier poli, fabriquée par des soeurs de Bethléem et lui a copié ce pourquoi elle la lui offre : « Que Ses bras qui tiennent l'univers vous réconfortent ».

JR. Merci tout plein, tu es gentille comme tout, je peux la tenir dans la main.

JR. Une de mes filles m'apporte la communion tous les dimanches. Elle a acheté une custode chez Siloë pour m'apporter la communion.

JR. Je suis hospitalisé depuis un mois et c'est la première journée où j'ai dit à Maryvonne de ne pas venir car elle s'épuise, donc c'est la première journée où elle ne vient pas. *(Elle est allée à Saumur au festival organisé par sa petite fille).*

JR. Et toi, qu'est ce que tu deviens ?

S'en suit un dialogue concernant un changement de ville pour Evelyne et un échange sur les éoliennes vues de Pornichet au Croisic.

JR. Je comprends que les gens soient dérangés, j'avais découvert les éoliennes en mer au Danemark, au large.

Retour dans la chambre de Jean-Louis qui s'apprête à prendre congé.

JR. Voilà ! Le médecin va pouvoir revenir si vous le croisez... De toute façon merci... j'aurais préféré vous faire parler plutôt que vous me fassiez parler.

JLL. La prochaine fois c'est nous qui parlerons...

JR. Je suis très attentif. Est-ce qu'on a abordé tous les sujets; je ne me rends pas compte. Je disais à Jean-Marc (*Jean-Marc Ayrault*) l'autre jour dans la situation qui est la mienne quand l'horizon est ce qu'il est il y a des choses qu'on attend avec intérêt et qu'on aimerait voir tout bêtement. Ainsi j'aimerais que Jacques Paris soit libéré; ça va peut-être arriver il y a des signes d'un début... parce que réellement avant même que je sois malade j'y pensais presque tous les jours, je trouve ça insupportable. Vous êtes au courant que j'avais été jusqu'à la Secrétaire d'Etat - je ne l'ai pas dit à Ayrault - j'ai fait parvenir son dossier au Vatican.

JLL. Je suis au courant.

JR. Vous n'êtes que deux ou trois ou quatre.

JLL. On ne l'a pas répandu dans le Comité (*comité des collègues et amis de Jacques Paris*). De toute façon, comme je ne cesse de le dire à Marie-Brigitte (*Marie-Brigitte Huet*), on ne saura jamais rien, qu'il ne se passe rien ou qu'il se passe quelque chose; on ne le saura pas dans l'état actuel des choses. Tu sais que le jeune franco-allemand a été libéré.

Le jeune franco-allemand Lennart Monterlos a été libéré par les Iraniens le dimanche 5 octobre.

JR. Je lis tout. Depuis deux jours on savait qu'il était libéré et même qu'il était à l'ambassade de France; il est à l'ambassade toujours. Jean-Marc Ayrault me disait tant qu'il n'est pas dans l'avion... Actuellement du côté des Iraniens il y a plusieurs officiels qui ont dit que ça a l'air

clair (*que l'on va vers la libération de Jacques et Cécile*); c'est pour ça que dans le bordel français au moins Macron tient la France sur la scène internationale; il imagine qu'il ne faut pas qu'il s'en aille maintenant.

JLL. Heureusement que le ministre des affaires étrangères reste en place. J'ai envoyé un petit message ces jours-ci à Jean-Marc Ayrault; il m'a répondu ne vous inquiétez pas de toute façon l'administration continue : en l'occurrence au Quai d'Orsay il y a une continuité mais bon quand même...

JR. Il y a une continuité c'est comme quand je dis que j'ai cette attente-là c'est un peu comme - combien de fois j'ai vu ça, des dizaines de fois - des personnes qui n'en finissent pas de mourir parce qu'il y a une raison et leur raison c'est par exemple la naissance d'une petite fille; moi je ne dis pas que c'est ça une raison mais ça en fait partie j'aimerais vraiment que ça soit réglé, ça me ferait du bien.

JLL. Ecoute on souhaite que Jacques Paris soit libéré le plus rapidement possible et qu'il puisse même te rencontrer.

JR. Et puis ils vont le garder plusieurs mois parce qu'il va être dans un état psychologique ! Il sera avec sa famille mais ils vont le protéger de lui même; il ne faut pas le lancer seul dans la meute.

Jacques Paris et Cécile Kohler ont quitté les prisons iraniennes le 4 novembre 2025 et sont depuis hébergés à la Résidence de France à Téhéran.

On cogne

JR. Oui, ce n'est pas le docteur mais c'est mon collègue de philosophie Philippe Cormier.

JLL. Tu enchaînes les visites.

JR. J'enchaîne mais tu vois plus ça avance mieux je me porte. Je vais vous laisser partir. Merci encore tout plein. je ne suis pas contagieux; (à *Evelyne*) tu peux me faire la bise.

JLL. Jacques je suis de tout coeur avec toi. On verra comment

JR. il faut que j'arrête ça.... récupérer l'entretien oui oui.

**Entretien accordé
le 9 octobre 2025
par Jacques Ricot
à Jean-Louis Liters
et Evelynne Kirn.**

**Transcription mise au point
par Jacques avec sa fille Hélène
puis par Hélène et Jean-Louis.**

